

En famille

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 29

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220404>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

neau ». Il n'y prit pas garde. Il marchait, la tête basse, tout absorbé par ses pensées et les bons villageois qui le regardaient passer se disaient entre eux :

— Regardez-voir le ministre, il a l'air tout drôle ! On dirait qu'il revient d'un enterrement !
Jean des Sapins.

Servante moderne. — La maîtresse de maison : Comment, Julie, vous prétendez avoir balayé le salon, et je viens d'enlever une pelle de poussière sous les meubles !

Julie, très calme : Oh, madame, cela ne m'étonne pas. J'en ai trouvé au moins trois fois plus, rien qu'au milieu de la chambre !

L'esprit des enfants. — Qu'est-ce que tu veux être, quand tu seras grand, Toto

— Je serai soldat.

— Mais tu risques d'être tué.

— Par qui ?

— Par l'ennemi.

Toto, après un moment de réflexion :

— Eh bien !... alors... je serai l'ennemi.

PASSEZ-NOUS LE PLAT !

UN de nos journaux, la *Revue*, a publié, mercredi, en première page, un article intitulé : « Avons-nous notre part ? »

Il s'agit ici des Romands, c'est-à-dire des Confédérés de la Suisse française et de la Suisse italienne. Avons-nous notre part de la manne helvétique ? Eh ! bien non, nous ne l'avons pas. M. Chaudet, directeur du « Pro Lemano » le prouve avec évidence par des chiffres. On ne réplique pas aux chiffres.

Nos diverses administrations fédérales — et l'on sait s'il y en a — ne font pas à l'élément romand, dans la répartition de leurs divers emplois, la part à laquelle il a légitimement droit, en raison de la proportion numérique de ses membres dans la population de la Confédération. Evidemment, ce n'est pas juste. Nous ne valons pas moins les uns que les autres, entre Confédérés, et nous, Romands, sommes aussi capabales que nos frères de la Suisse allemande d'occuper des postes, mêmes des postes supérieurs, dans notre ménage administratif fédéral.

Assurément, notre mentalité est plus ou moins différente de celle des Suisses d'outre-Sarine et nous avons de toutes choses une conception qui n'est pas tout à fait la leur. Cela ne veut pas du tout dire qu'elles ne soient pas aussi rationnelles. Si nous ne voyons pas les uns et les autres les choses du même œil, nos lunettes, en revanche, sont les mêmes ; ce sont les lunettes helvétiques. C'est donc l'essentiel.

Ah ! certes, loin, bien loin de nous l'idée d'insister sur ces divergences et de les exagérer. Au contraire, nous tendrions plutôt à les faire oublier de part et d'autre, afin d'affermir toujours plus les liens qui doivent unir tous les Suisses, quelles que soient leur langue, leur confession, leurs opinions politiques. Mais ces liens, justement, ne peuvent exister et se raffermir que si nous sommes tous égaux, que si nous avons complète et juste égalité de droits, comme nous avons égalité de devoirs envers le pays et envers nos compatriotes. Il importe, pour maintenir cette belle unité helvétique et justifier notre devise nationale : « Un pour tous, tous pour un ! » que nous soyons tous traités à la même enseigne.

Que nos Confédérés « alémaniques » — ce n'est pas nous qui avons inventé le mot — aient du gâteau fédéral une part un peu plus grande que la nôtre, à nous, Romands, ce n'est que justice ; ils sont les plus nombreux. Mais encore faut-il que, pour justifiée qu'elle soit, la disproportion ne soit pas trop grande. Il ne faut pas que les uns aient tout, les autres rien.

Reclamons donc, si cela est nécessaire. Revendiquons sans acrimonie, mais sans faiblesse, nos justes droits. Prenons notre place à la table confédérale et ne laissons pas passer les plats sans nous servir et nous bien servir ; sans imiter, toutefois, ce convive qui, à table d'hôte, vida presque dans son assiette un plat de petits pois, sans se soucier de ses voisins.

L'un de ceux-ci ayant discrètement observé :

— J'aime aussi les petits pois, monsieur.

— Oh ! has autant que moà !

J. M.

LA FEMME LOCOMOTIVE !

UN bon petit ménage bourgeois, un bon petit salon, l'air indolent, madame Pesquier et son mari prennent le café. C'est l'heure des confidences.

— Tu sembles préoccupée, Lilette, aujourd'hui ?

— Et pour cause. J'ai pris mon poids ce matin ; devine un peu, combien j'ai gagné ce mois-ci ?

— Oh ! fit M. Pesquier, est-ce que je sais, moi, trois ou quatre cent grammes ?

— Ne dis pas de bêtises, mon cher, tu dois te rendre compte que j'ai augmenté de plus que ça ! Deux kilos quatre cents ! fit-elle avec éclat, oui, près de cinq livres !

Et la pauvre se mit à pleurer.

— Peu importe, puisque je t'aime comme tu es ! garde tes larmes pour d'autres chagrins !

— Comme je suis ! comme je suis ! En attendant tu te retournes dans la rue quand nous croisons un échalas !... Ne prends pas des airs innocents ! Et puis, ce n'est pas pour toi que je veux maigrir...

Pesquier sursauta.

— Oui, c'est pour moi aussi, continue Mme Pesquier, crois-tu que ça m'amuse de trimpler toute la journée 85 kilos ? Sans compter qu'aucune robe ne me va ! Les mêmes modèles qui font un effet ravissant sur les mannequins, une fois sur moi, prennent un aspect informe et pachydermique... j'en ai assez !

— C'est vite dit, reprit le mari, tu as déjà essayé un tas de remèdes, de poudres, de cloches. Enfin... Ah ! mais j'y pense, je vais t'indiquer un procédé, moi, écoute !

Et tirant un journal de sa poche, il lui lut :

« S. Criblet, le célèbre marcheur, surnommé l'homme locomotive, vient de franchir à pied 400 kilomètres en 60 heures. A son départ de Boston, il pesait 152 livres. Il n'en pesait plus que 126 à son arrivée. »

Madame Pesquier calcula : ça fait qu'il a perdu 26 livres en 60 heures. Ça alors, c'est un résultat !

— Oui, ma chère, mais je ne te vois guère suivre un tel exemple, toi qui prends un tram pour aller de Bel-Air à St-François.

Madame Pesquier prit un air de défi :

— Ah ! Tu ignores, mon cher, de quoi est capable ta femme, ta femme qui veut absolument maigrir !

Et là-dessus, il partit à son bureau, laissant à ses réflexions et à ses résolutions Madame Pesquier. En arrivant le soir, à 7 h., il s'étonne de ne pas voir sa femme. La domestique ne sait rien. Il attend une demi-heure, inquiet, enfin elle apparaît tout excitée, congestionnée et triomphante.

— Victoire, mon ami.

De plus en plus surpris, le pauvre Pesquier a peur que sa femme n'ait un commencement de troubles mentaux.

— Quoi donc ? Aurais-tu trouvé...

— Robert ! regarde-moi, tu as devant toi la femme locomotive !

— C'est-à-dire !

— C'est-à-dire que j'ai fait tantôt, le chemin de Lausanne à Cully et retour, soit vingt-quatre kilomètres !

— A pied ? fit Pesquier, stupéfait.

— Regarde mes souliers, je marche sur mes bas. Encore cinquante mètres et je marchais pieds nus !... Mais aussi quel résultat ! Je me suis pesée à l'instant, j'ai perdu trois cents cinquante grammes !...

— Oui, tout cela est bien beau, mais voilà l'écueil, tu dois avoir une faim d'ogresse ? A table, tu vas dévorer... et les trois cent cinquante grammes...

— Sois tranquille, répliqua Madame Pesquier d'un ton énergique, il y a ce soir un gigot ! Tu vas te régaler ; mais, moi, je souperai d'un gâteau sec et d'une banane.

Le lendemain matin, à 8 heures, les deux époux se réveillent en même temps.

— Bonjour, ma petite locomotive ! As-tu bien dormi ? Oui ? C'est drôle, j'ai comme cela une

vague idée que tu t'es levée cette nuit ?

— Tu as rêvé, mon cher.

A ce moment, de violents coups sont frappés à la porte de leur chambre et la domestique entre en courant de vent, tout essoufflée.

— Madame ! Je n'y comprends rien ! Hier j'ai soigné le gigot dans le buffet...

— C'est bon, c'est bon, fit Mme Pesquier.

La cuisinière n'en continua pas moins et imperturbable :

— Et il en restait plus des trois quarts. Ce matin, je ne trouve plus que l'os !
P. B.

CHEZ CEUX DE CORCELLES !

UEST de Corcelles sur Chavornay qu'il s'agit. On y a joué au mois de mars, avec récidive au mois de mai, une grande revue régionale en trois actes, intitulée : « C'est marrant... Ce compère... ». Elle eut un très vif succès. Son auteur, du cru, qui se dissimule sous le pseudonyme de A. du Pontet, y a dépensé autant de fantaisie que d'esprit.

Voici l'une des chansons d'entre les plus goûtées :

Le Cantonnier

(Air : « J'ai fait 3 fois le tour du monde. »)

*Tous les jours sur la grand'routte
Oh ! oui, j'y suis par tous les temps
Il n'en est point que je redoute.
Toujours joyeux, toujours content
Tous les jours sur la grand'routte
Par la pluie et par le beau temps.*

*Et la journée,
Dans la fumée,
De mes pipées,
Je vois passer,
Tous jours nouvelles,
Des demoiselles,
Des tourterelles,
A me laisser ;
Folles ou sages
De tous les âges,
De tous langages
Et tour à tour
Suivant l'allure
Ou la tournure
Je leur murmure
Un gai bonjour !*

Tous les jours sur la grand'routte

*Je vois souvent Pétrain qui passe
Je vois Caillachon bien des fois
Je vois Viguet sur sa fougasse
Le grand William qui mèn' son bois
Je vois comm' ça tout c' qui se passe
Mais j' ne dis pas tout c' que je vois :
J' vois les gendarmes
Qui train' leurs charmes
Avec leurs armes,
Par les chemins.
Marchands d' poupees,
Tomn' d' la Vallée,
Moustach' frisées
Je vois Magnin.*

Refrain :

*Ell' prend un air charmant
Et dit tout doucement :
Reste encore un moment
Mon p'tit chéri, et puis attend :
L'autobus, l'autobus, l'autobus
Pour rentrer à Corcelles.
C'est bien mieux, car vois-tu,
Je vois très bien que tu n'en peux plus,
Monte-dessus.*

Au tribunal. — Le président. — Comment reconnaissez-vous votre mouchoir ?

Le plaignant. — A sa couleur ; j'en ai plusieurs autres semblables.

Le président. — Ce n'est pas une preuve, j'en ai moi-même un dans ma poche qui est exactement pareil.

Le plaignant. — Ça ne m'étonne pas, on m'en a volé plusieurs.

En famille. — A table, on sert un perdreau. Avec le papa et la maman, le quatre petits enfants dégustent le gibier. Et puis, quand c'est fini, Toto demande avec intérêt :

— Est-ce qu'on mangera aussi la mère Dreau ?